



Le miroir brisé : psychanalyse de la mémoire traumatique et de l'effacement du moi dans *L'Effacement* de Samir Toumi

Broken Mirror: A Psychoanalytic Reading of Traumatic Memory and the Self-Erasure in Samir Toumi's *L'Effacement*

Mehdi BENDIEBABERKANE ¹

Université Frères Mentouri Constantine 1 | Algérie
bendiebaberkane.mehdi@umc.edu.dz

Résumé : Cet article propose une lecture psychanalytique de *L'Effacement* (2016) de Samir Toumi, en articulant mémoire traumatique, roman familial et effacement du moi dans un contexte postcolonial algérien. L'analyse part de la scène inaugurale du miroir brisé pour mobiliser le stade du miroir lacanien, le roman familial freudien et la transmission traumatique (Abraham/Torok). En s'inspirant de la textanalyse de Bellemin Noël, l'étude examine répétitions, figures obsédantes et silences comme formations de l'inconscient du texte, où se nouent symptôme individuel et trauma social. Elle montre enfin une écriture cure ambivalente qui ouvre un espace d'élaboration symbolique tout en butant sur les limites de la catharsis face aux traumas historiques incorporés.

Mots-clés : psychanalyse, mémoire traumatique, roman familial, transmission intergénérationnelle, littérature algérienne francophone.

Abstract: This article offers a psychoanalytic reading of *L'Effacement* (2016) by Algerian writer Samir Toumi, articulating traumatic memory, the family romance and the erasure of the self in a postcolonial context. The analysis starts from the inaugural broken mirror scene and draws on Lacan's mirror stage, Freud's family romance and Abraham and Torok's theory of transgenerational trauma. Inspired by Bellemin Noël's textanalysis, it examines repetitions, obsessive figures and narrative silences as formations of the text's unconscious where individual symptom and social trauma intertwine. It argues that *L'Effacement* functions as an ambivalent writing cure, opening a space for symbolic working through while confronting the limits of catharsis in the face of embodied historical traumas.

Keywords: psychoanalysis, traumatic memory, family romance, transgenerational transmission, Algerian Francophone literature



La littérature algérienne de langue française n'a cessé de porter les cicatrices d'une histoire tourmentée, les fractures d'une identité plurielle et les silences d'une mémoire collective souvent indicible. De Nedjma de Kateb Yacine, qui met en scène la blessure identitaire comme symptôme d'un tourment existentiel général, au « je » à la

¹ Auteur correspondant : MEHDI BENDIEBABERKANE | bendiebaberkane.mehdi@umc.edu.dz

fois singulier et pluriel d'Assia Djebar dans *L'Amour*, la fantasia, en passant par le mutisme protecteur de Nulle autre voix de Maïssa Bey, ces œuvres semblent faire entendre l'écho persistant de l'inconscient là où l'histoire pèse de tout son poids. Dans ce paysage littéraire riche et complexe, Samir Toumi s'impose comme l'une des voix les plus singulières de la nouvelle génération d'écrivains algériens francophones. Publié en 2016 aux éditions Barzakh, *L'Effacement* relate une crise existentielle d'une sobriété clinique troublante : le jour de ses quarante-quatre ans, le narrateur, fils d'un célèbre moudjahid nommé Si Hacène, constate qu'il ne voit plus son reflet dans le miroir. Ce « syndrome de l'effacement », diagnostiqué par le Docteur B., son thérapeute, déclenche une plongée régressive dans l'inconscient familial et national. Structuré en séances thérapeutiques successives, le récit mime une cure analytique où semblent émerger associations libres, résistances et remontées de mémoire refoulée.

La critique algérienne et francophone a commencé à s'intéresser à ce roman, en soulignant notamment la manière dont le texte articule crise individuelle et désenchantement national, ainsi que la dimension thérapeutique de la narration. Ces lectures ne se sont cependant pas encore attachées de manière systématique aux outils psychanalytiques que le roman semble appeler. Elles ont décrit la structure thérapeutique comme dispositif narratif, repéré la dimension autofictionnelle de la crise du narrateur, ou encore situé le roman dans le champ plus large des écritures de la désillusion postindépendance. Ce faisant, elles ont souvent laissé dans l'ombre ce que le texte lui-même semble demander avec insistance : une lecture qui parte non pas du contexte pour éclairer l'œuvre, mais de l'œuvre elle-même comme lieu où l'inconscient (individuel et collectif) s'inscrit et se trahit. Dans le cadre de cette étude, nous nous demanderons dans quelle mesure *L'Effacement* de Samir Toumi peut être lu à la lumière des principaux concepts psychanalytiques – stade du miroir lacanien, roman familial freudien, transmission traumatique (Abraham/Torok), textanalyse (Bellemin-Noël) – afin de rendre compte de l'effacement d'un sujet postcolonial pris en étau entre l'emprise paternelle du moudjahid fondateur et les impasses d'une mémoire collective postindépendance. Nous examinerons également dans quelle mesure une telle lecture permet d'interroger les limites de la catharsis littéraire face aux traumatismes historiques incorporés. Notre démarche méthodologique est qualitative et interprétative, inspirée de la textanalyse telle que la définit Bellemin-Noël (1979) : nous cherchons dans le tissu textuel, répétitions lexicales, silences, ellipses, figures obsédantes, organisation discursive, les traces d'un inconscient du texte, indépendamment des intentions déclarées de l'auteur. Contrairement aux approches qui décrivent la « désubjectivation postcoloniale » comme un phénomène avant tout socio-historique, notre démarche se distingue par une lecture systématiquement psychanalytique des formations textuelles. Là où d'autres travaux s'intéressent principalement à la structure thérapeutique comme dispositif narratif, nous examinons le texte lui-même comme un inconscient stratifié, en appliquant les concepts lacaniens de forclusion et d'aliénation spéculaire, le roman familial freudien, ainsi que la crypte et le fantôme d'Abraham et Torok.

Cette grille conceptuelle nous permet de montrer comment *L'Effacement* articule symptôme individuel (la disparition du reflet) et métaphore générationnelle (l'effacement d'une génération sous l'emprise des pères fondateurs), tout en interrogeant les limites de la catharsis dans un contexte postcolonial marqué par l'impossibilité du deuil collectif. C'est cette articulation entre psychanalyse du texte et lecture du trauma social qui constitue la contribution spécifique de cette étude. L'article s'articule en cinq temps : cadre théorique, analyse du miroir brisé, lecture du roman familial, examen de la transmission traumatique, et étude de l'écriture-cure.

1. Cadre théorique : psychanalyse du sujet, inconscient du texte

1.1 De Freud à Bellemin-Noël : une psychanalyse du texte

Depuis le séminaire de Sigmund Freud sur « Le créateur littéraire et la fantaisie » (1908), la psychanalyse a proposé plusieurs modèles de lecture des œuvres littéraires. Freud y interrogeait la manière dont l'écrivain transforme ses désirs insatisfaits en création esthétique, offrant au lecteur un accès indirect à ses propres fantasmes refoulés. Cette approche, centrée sur le sujet de l'écriture, fut rapidement enrichie par des déplacements successifs. Charles Mauron (1962), fondateur de la psychocritique, déplace l'attention vers les répétitions involontaires d'images et de motifs dans le texte, traces du « mythe personnel » de l'écrivain. La psychocritique n'analyse plus seulement l'auteur, mais le texte comme lieu où s'inscrit une problématique inconsciente. Jacques Lacan (1956/1966) opère un déplacement plus radical encore : en montrant que « l'inconscient est structuré comme un langage », il suggère que l'inconscient en jeu dans la littérature n'est plus celui de l'auteur mais celui du langage lui-même. Jean Bellemin-Noël (1979), dans *Vers l'inconscient du texte*, formalise cette intuition dans la textanalyse : une méthode qui cherche, dans les formations textuelles (répétitions, silences, ellipses, figures), les traces du désir et du refoulement indépendamment des intentions conscientes de l'écrivain. Paul-Laurent Assoun (2014) précise quant à lui les articulations entre concepts freudiens et pratiques de lecture littéraire.

1.2 Les concepts opératoires

Le stade du miroir (Lacan, 1949/1966) désigne le moment fondateur, situé entre six et dix-huit mois, où l'enfant s'identifie à son image spéculaire, accédant à une première unité imaginaire. Cette identification est aliénante : le moi se constitue dans un mirage d'autonomie qui masque la division constitutive du sujet. La formule rimbaldeenne que Lacan affectionne, « Je est un autre », résume cette aliénation fondatrice. La disparition du reflet dans *L'Effacement* invite à lire le roman comme une déconstruction rétroactive de cette scène fondatrice. Le roman familial des névrosés (Freud, 1909) est la fantasmagorie par laquelle l'enfant s'invente des origines plus nobles pour se soustraire symboliquement à l'autorité parentale. Ce mécanisme permet d'élaborer les conflits œdipiens et d'ouvrir vers une certaine autonomie subjective. Dans *L'Effacement*, ce mécanisme semble prendre une forme paradoxalement bloquée que nous analyserons. La transmission intergénérationnelle (Abraham/Torok, 1978) repose sur deux concepts : la crypte, sépulture psychique des traumas indicibles ; le fantôme, messenger de ces traumas non élaborés, qui hante inconsciemment les générations suivantes. Ces concepts semblent particulièrement opératoires pour lire la relation père-fils dans le roman.

La textanalyse (Bellemin-Noël, 1979) oriente enfin notre attention vers les formations inconscientes du texte lui-même : c'est dans les répétitions lexicales, les silences typographiques, les isotopies et les figures obsédantes que nous chercherons les traces psychanalytiques dans *L'Effacement*. Ce qui distingue la textanalyse d'une simple lecture thématique ou stylistique, c'est ce rapport au désir : le texte, comme le rêve, travaille à l'insu de celui qui le produit. Il condense, déplace, figure ce que la conscience ne peut formuler directement. Lire un texte à travers cette méthode, c'est donc moins chercher ce que l'auteur a voulu dire que ce que le texte dit malgré lui, à travers les interstices de ce qu'il dit. C'est justement cette posture d'écoute de l'inconscient textuel que nous adopterons tout au long de cette étude.

2. Le miroir brisé : défaillance spéculaire et retour du refoulé

2.1 La scène inaugurale

La scène d'ouverture du roman peut se lire comme une inversion du stade du miroir lacanien. Le narrateur raconte, avec une sobriété presque clinique : « Je me suis regardé dans le miroir de la salle de bains, ce matin de mon quarante-quatrième anniversaire. Il n'y avait rien. Mon visage avait disparu. » Trois mouvements textuels méritent attention. D'abord, l'énonciation détachée : « Je me suis regardé » instaure une factualité sans affect immédiat, comme si la disparition de l'image correspondait à une anesthésie émotionnelle préexistante. L'événement extraordinaire est rapporté sur le même ton qu'un fait banal, ce qui produit précisément l'effet d'inquiétante étrangeté que Freud définit comme « ce qui aurait dû rester caché et qui surgit dans le familier » (1919). Ensuite, une isotopie textuelle du vide s'installe durablement dans le roman. L'expression « il n'y avait rien » revient de manière obsédante : « rien dans le miroir, rien dans ma tête, rien à raconter ». Au sens de Mauron (1962), cette répétition involontaire constitue un motif obsédant qui suggère la problématique inconsciente profonde du texte. La négation absolue n'est pas simplement narrative ; elle semble être la figure rhétorique centrale d'un roman construit autour de l'absence de soi. Enfin, le passage à l'acte, « J'ai frappé le miroir. Les éclats m'ont entaillé la main. Je saignais », marque l'irruption pulsionnelle dans la scène spéculaire défaillante. On peut lire ce geste comme une tentative désespérée d'attester d'une existence : le corps saignant se substitue à l'image absente pour témoigner que le sujet est encore là, quelque part.

2.2 Défaillance spéculaire et constitution du moi

À quarante-quatre ans, au sommet symbolique de la vie active, le narrateur s'effondre dans l'absence d'image. Cette temporalité invite à une lecture qui dépasse la simple description d'un trouble psychiatrique : il pourrait s'agir du retour, sous une forme tardive et spectaculaire, d'une fragilité spéculaire originaire longtemps contenue. Le texte donne à lire, à travers cette scène, une « aventure du miroir qui a mal tourné », symptôme d'une identification imaginaire défaillante dont les racines plongent dans l'enfance du narrateur. Cette lecture s'inscrit dans le prolongement de ce que Lacan théorise comme l'aliénation constitutive du moi imaginaire : l'unité que procure le miroir est toujours déjà fragile, toujours susceptible de se défaire lorsque les supports imaginaires qui la maintenaient vacillent. Dans le cas du narrateur, ces supports semblent avoir été, depuis toujours, entièrement constitués par le regard de l'autre (du père en particulier) et non par une identification à soi-même stabilisée.

2.3 L'inquiétante étrangeté du quotidien

Le Docteur B. diagnostique un « syndrome de l'effacement » touchant « exclusivement les fils d'anciens combattants de la guerre de Libération ». Cette précision clinique fictive produit un glissement du symptôme individuel vers une métaphore générationnelle. Le narrateur n'existe, selon sa propre description, qu'« en fonction des autres ; père, frère, collègues ». L'effacement imaginaire semble rejoindre ici une désubjectivation sociale : le sujet n'a peut-être jamais occupé un espace psychique qui lui soit vraiment propre. Ce constat n'est pas le fruit d'une rupture soudaine : il est l'aboutissement d'une érosion lente, silencieuse, dont le miroir ne fait que rendre visible l'état terminal. Le narrateur n'a pas perdu son reflet ce matin-là ; il a simplement cessé de pouvoir feindre qu'il en avait un. Car ce qui disparaît dans le miroir, c'est moins un visage qu'une fiction devenue insoutenable : celle d'un sujet qui aurait existé par lui-même, pour lui-même, indépendamment du regard structurant de l'autre. Le symptôme, en ce sens, n'est pas une

pathologie : c'est une lucidité que le corps a fini par imposer là où la conscience avait renoncé à voir.

3. Roman familial et emprise paternelle

3.1 Si Hacène : la figure paternelle comme horizon symbolique saturé

Au cœur de la psyché du narrateur se dresse Si Hacène, son père, « grand moudjahid » dont la légende a saturé l'enfance : « Ma vie ne se déployait qu'en fonction de lui, qu'à partir de lui. Je n'existais qu'en tant que son fils. » La récurrence de cette formule dans le roman invite à y lire, au sens de Mauron (1962), un motif obsédant révélateur. Une scène revient régulièrement dans le récit : lors des dîners familiaux, Si Hacène raconte une anecdote héroïque de la guerre. La réaction de l'assistance est invariablement la même : « Tous les yeux étaient tournés vers lui, comme vers un prophète. Moi, j'étais là. Invisible ». L'analyse textuelle de cette séquence révèle une économie symbolique de la visibilité : le père occupe le centre de toutes les phrases comme sujet de tous les verbes d'action et destinataire de tous les regards ; le fils est syntaxiquement relégué en apposition périphérique (« Moi, j'étais là »), séparé par une virgule comme s'il existait entre parenthèses. Le lexique associé au père (prophète, regards, admiration) s'oppose systématiquement au lexique d'effacement (invisible) associé au fils. Cette structure syntaxique répétée pourrait être lue comme la mise en forme textuelle de la dynamique psychique centrale du roman.

3.2 Le roman familial bloqué

Freud (1909) décrit le roman familial comme la fantasmagorie par laquelle l'enfant s'invente des origines plus nobles pour symboliser et dépasser les conflits œdipiens. Ce mécanisme suppose une possible dévalorisation imaginaire du père réel. Dans *L'Effacement*, ce processus semble paradoxalement bloqué : comment déposer fantasmatiquement un père légitimé par l'histoire nationale, auréolé d'une grandeur collective indiscutable ? L'immensité historique du moudjahid interdit la substitution imaginaire libératrice que le roman familial freudien est censé produire. Cette impossibilité pourrait expliquer l'état de passivité psychique profonde du narrateur : il ne semble pas désirer vraiment, ne semble pas agir de manière autonome. Toutes ses relations (professionnelles, amoureuses, familiales) paraissent traversées par cette incapacité à occuper une position de sujet désirant. La cure avec le Docteur B. peut dès lors se lire comme une tentative de rouvrir l'espace du roman familial, d'autoriser enfin la séparation symbolique que la réalité héroïque du père a rendue impossible.

3.3 Vers la forclusion : glissement psychotique

La progression narrative du roman semble rejoindre, par ses effets, ce que Lacan désigne comme la forclusion du Nom du Père, sans que nous puissions affirmer une forclusion au sens structural strict (absence d'inscription du signifiant paternel dans l'ordre symbolique). Il s'agit plutôt d'une saturation symbolique : la fonction paternelle n'est pas absente, elle est au contraire omniprésente, écrasante, au point de produire des effets analogues à ceux de la forclusion. Au fur et à mesure que les séances avancent et que les effacements se multiplient, le narrateur glisse progressivement vers une confusion des identités : « Je marche comme lui maintenant. Je hausse les épaules comme lui. Parfois, en passant devant une glace, je crois apercevoir son visage à la place du mien ». Ce glissement pourrait être interprété comme la conséquence d'une fonction symbolique paternelle paradoxalement défailante par excès : trop massive, trop héroïque, trop légitimée par l'histoire nationale pour exercer le rôle de séparation et de mise à distance que la théorie

lacanienne lui assigne. Le père n'est pas forclos, il est partout. Et c'est précisément cette omniprésence qui empêche le fils de respirer symboliquement. Nous parlons donc ici d'un effondrement névrotique sous saturation, plutôt que d'une psychose constituée. Cette distinction est importante : elle permet de maintenir la spécificité du contexte postcolonial algérien, où le père moudjahid n'est pas seulement un père, mais un signifiant collectif auquel nul ne peut symboliquement désobéir sans déchoir socialement. La résolution finale du roman (le narrateur s'identifie totalement au père, s'appropriant ses souvenirs de guerre) réalise paradoxalement, une transmission qui n'a jamais eu lieu autrement. Mais cette transmission se fait au prix de l'effacement définitif du fils.

4. Trauma, mémoire et transmission intergénérationnelle

4.1 La crypte familiale et les silences du père

Les concepts de « crypte » et de « fantôme » développés par Abraham et Torok (1978) offrent un cadre interprétatif pour lire la relation entre Si Hacène et son fils. La crypte est cette sépulture psychique où s'enferment les traumas indicibles, les secrets inavouables, les deuils impossibles d'une génération. Lorsqu'un parent n'élabore pas ses propres traumas, ceux-ci se transmettent inconsciemment aux descendants sous forme de « fantôme » : le descendant porte les effets d'une souffrance dont il ne connaît pas l'origine. Dans le roman, Si Hacène ne parle pas. Du moins, il ne parle que la version héroïque et épurée de son histoire : les anecdotes de bravoure, les exploits militaires. Les zones d'ombre, la violence, la peur, les pertes humaines, les désillusions de l'après-Indépendance face à un État corrompu, restent enfouies dans une crypte psychique. C'est cette crypte que le narrateur semble porter inconsciemment : il hérite d'affects sans contenu, d'une honte et d'une colère dont il ne peut identifier la source. La cinquième séance avec le Docteur B. illustre ce mécanisme de manière lisible. À la question « Parlez-moi de votre père », le narrateur répond, après un long silence : « Il était grand. Très grand. » La répétition de l'adjectif « grand » condense plusieurs significations : stature physique, grandeur morale, surélévation symbolique. L'usage du passé simple pour décrire un homme encore vivant instaure une distance temporelle anormale, comme si le père appartenait déjà à l'histoire. Le discours indirect libre qui suit, « Il avait sauvé la patrie, tout de même. Il était intouchable », laisse transparaître, sous l'affirmation apparente, une résistance que la forme même de l'énoncé révèle : on n'affirme « tout de même » que ce que l'on est tenté de nier.

4.2 Le syndrome comme métaphore générationnelle

La précision selon laquelle le syndrome touche « exclusivement les fils d'anciens combattants » transforme le symptôme individuel en figure d'une pathologie collective. Samir Toumi appartient à une génération née après l'Indépendance, qui n'a vécu ni la guerre coloniale ni les premières années de l'euphorie révolutionnaire. Cette génération a grandi dans l'ombre d'une légende nationale à laquelle elle ne peut s'identifier parce qu'elle ne l'a pas vécue, et dans le contexte de la décennie noire (1990-2000) qui a fracturé l'idéal indépendantiste. Comme le note Naget Khadda (2000) dans son analyse de la génération des écrivains algériens post-décennie noire, ces auteurs écrivent depuis « une double perte » : la perte de la mémoire coloniale occultée par le récit officiel et la perte de l'idéal révolutionnaire trahi par l'État. L'Effacement cristallise cette double perte dans le symptôme d'un homme qui ne se voit plus : ni dans le miroir, ni dans le récit national, ni dans le projet collectif. Cette lecture peut être précisée en articulant les deux temporalités traumatiques que le roman condense : le père est le héros de 1962 (guerre de Libération, indépendance), mais le fils est le fantôme de 1990 (décennie noire, violence

politique, effondrement de l'idéal). La crypte que porte le narrateur n'est pas seulement celle des non-dits paternels de la guerre anticoloniale, c'est aussi, et peut-être surtout, celle de la violence des années 1990 que le récit national n'a jamais élaborée. Si Hacène ne peut pas transmettre l'échec de l'indépendance (corruption, autoritarisme, trahison des idéaux) parce qu'il en est lui-même le garant symbolique. Le fils hérite donc d'un double silence : celui du père sur ses propres traumatismes de guerre, et celui de la nation sur ses traumatismes postindépendance. Ce double silence se manifeste dans le roman sous forme d'ellipse : la décennie noire n'est jamais nommée, mais elle affleure dans l'atmosphère grise, la violence sourde, les comportements inexpliqués du narrateur. L'effacement du reflet pourrait ainsi se lire comme le symptôme d'une génération condamnée à porter psychiquement ce que l'histoire collective refuse de symboliser.

4.3 Violence politique et incorporation du trauma social

La décennie noire affleure dans le roman sans jamais être nommée directement. Cette ellipse narrative est elle-même significative : ce qui ne peut être symbolisé revient sous forme de symptôme, d'angoisse sans objet, de comportement inexpliqué. Le narrateur évolue dans un présent gris dont on perçoit la lourdeur atmosphérique (corruption, violence sourde, défiance) sans que le contexte historique ne soit jamais explicité. On peut voir dans cette ellipse une stratégie textuelle qui reproduit, au niveau de l'écriture, le mécanisme même du refoulement : ce qui ne peut être dit se manifeste dans les blancs du texte, dans les non-dits de la narration. La textanalyse de Bellemin-Noël nous invite à lire ces absences comme des formations de l'inconscient textuel, aussi significatives que les présences. Ce que le roman donne ainsi à lire, c'est une forme d'incorporation du trauma social au sens quasi-somatique du terme : faute d'un langage collectif capable de le nommer, le trauma se dépose dans le corps, dans les gestes, dans la texture même de l'existence quotidienne du narrateur. L'effacement du reflet peut alors se comprendre comme le moment où le corps cesse de contenir ce qu'il a absorbé en silence. Ce n'est plus une métaphore de la crise identitaire, c'est plutôt le symptôme d'une génération dont la chair porte l'histoire que la parole officielle a refusé d'élaborer.

5. L'écriture comme dispositif de cure

5.1 Le roman structuré comme séances analytiques

L'organisation narrative de *L'Effacement* reproduit formellement la structure d'une cure analytique. Divisé en trois grandes parties correspondant aux phases du processus thérapeutique (diagnostic, régression et crise, tentative de résolution), le roman est scandé par les séances avec le Docteur B., qui fonctionnent comme le dispositif associatif central. Ces séances déclenchent retours en arrière, associations imprévues, ruptures de chronologie, silences narratifs - autant de procédés qui semblent mimer les mécanismes de la cure : résistances, associations libres, passages à l'acte. Cette architecture formelle est en elle-même porteuse de sens. Elle signale que le roman ne parle pas seulement de psychanalyse : il en incarne les procédures dans son organisation textuelle. Le lecteur est ainsi placé dans une position particulière, proche de ce que Lacan désignait comme la position de l'analyste face au discours du sujet : il est invité à décrypter, dans les formations du discours narratif, les traces d'un inconscient textuel. La textanalyse de Bellemin-Noël (1979) fournit les outils pour cette lecture. Les répétitions lexicales autour du vide (rien, absence, effacement, disparition) constituent une isotopie cohérente qui traverse le roman de bout en bout. Les silences typographiques qui précèdent chaque séance thérapeutique fonctionnent comme des blancs significatifs : des pauses dans le discours où quelque chose se tait qui voudrait se dire. Les ellipses temporelles - sauts

brusques dans la narration, trous dans la chronologie - pourraient être interprétés comme des équivalents textuels du refoulement.

5.2 Les limites de la catharsis

Le roman ne se clôt pas sur une guérison. Le narrateur ne retrouve pas son reflet. La cure avec le Docteur B. ne produit pas la séparation symbolique attendue. La résolution finale (fusion totale avec le père, absorption complète de ses souvenirs de guerre) peut se lire comme un échec de la symbolisation : incapable d'élaborer son histoire familiale et nationale, le narrateur s'y noie définitivement. Ce refus du dénouement donne au roman une puissance et une honnêteté que la critique a soulignée, mais il pose également une question théorique et politique fondamentale : que peut la littérature face au trauma historique non élaboré collectivement ? L'échec de la cure fictionnelle du narrateur semble dire quelque chose d'essentiel sur la fonction de la littérature en Algérie aujourd'hui. Contrairement aux récits de formation classiques, où le personnage traverse une crise puis accède à une forme de réconciliation ou de maturité, L'Effacement témoigne de l'impossibilité structurelle de cette réconciliation tant que la société n'a pas accompli le travail de deuil de ses propres contradictions. Le roman ne promet pas de guérir le lecteur de l'histoire algérienne : il l'invite à reconnaître ce qui, en elle, demeure non réparable. En ce sens, il s'inscrit dans une esthétique du témoignage plutôt que de la catharsis : témoigner du désastre psychique produit par l'impossibilité du deuil collectif, plutôt que de proposer une fausse résolution.

S'il y a catharsis dans L'Effacement, elle semble se produire du côté du lecteur plutôt que du personnage. C'est le lecteur qui, en accompagnant le narrateur dans sa descente psychique, peut traverser quelque chose de l'ordre d'une élaboration symbolique, non pas guérison, mais reconnaissance de la blessure. L'œuvre accomplit le travail de symbolisation (donner forme et langage à ce qui résiste à la symbolisation) sans promettre la réparation. En cela, elle illustre ce qu'André Green (1992) nomme la « déliaison » : la littérature ne relie pas toujours ce qui a été brisé ; parfois, elle témoigne simplement de l'irréparable. Et c'est précisément cette honnêteté, ce refus du consolant, qui confère au roman sa portée éthique et politique dans le contexte algérien contemporain.

Conclusion

L'Effacement de Samir Toumi se révèle, à l'épreuve d'une lecture psychanalytique attentive, une œuvre qui se distingue par sa cohérence et sa densité. Le motif du miroir brisé, loin d'être un simple artifice fantastique, peut être lu comme le nœud central d'une réflexion sur la constitution du moi, la relation au père, la transmission du trauma et l'identité algérienne postindépendance. En mobilisant les concepts lacaniens du stade du miroir et de la forclusion, le roman familial freudien, les théories d'Abraham et Torok sur la crypte et le fantôme, et la textanalyse de Bellemin-Noël, notre lecture a tenté de montrer comment ce roman semble mettre en scène les mécanismes fondamentaux de l'inconscient individuel et collectif. Plus encore, L'Effacement invite à repenser les résonances entre psychanalyse et littérature francophone contemporaine. Le roman familial y prend la forme d'un roman national : l'effacement du fils pourrait traduire l'effacement d'une génération entière, condamnée à vivre dans l'ombre des pères fondateurs. Le symptôme individuel (la disparition du reflet) semble métaphoriser une pathologie collective, celle d'une société qui n'a pas encore accompli le travail de deuil de ses contradictions historiques. Face aux approches sociocritiques, postcoloniales ou déconstructivistes, la psychanalyse révèle ici ce qui lui est propre : non pas réduire l'œuvre à un cas clinique, mais révéler comment le langage lui-même (dans ses répétitions, ses

silences, ses failles) porte les traces d'un inconscient qui excède toujours les intentions conscientes. Si le narrateur de *L'Effacement* ne guérit pas, si le roman se clôt sur la folie et l'effacement définitif, c'est peut-être que Toumi refuse les faux-semblants d'une réconciliation trop aisée avec une histoire douloureuse. La littérature, comme la psychanalyse, ne promet pas la guérison : elle offre la possibilité de traverser l'expérience de la vérité, aussi insoutenable soit-elle. En ce sens, *L'Effacement* dépasse le cas singulier d'un homme qui perd son reflet pour rejoindre une interrogation plus vaste sur ce que peut la littérature francophone postcoloniale face aux traumatismes que les institutions (familiales, nationales et symboliques) n'ont pas su élaborer. D'autres œuvres de la même génération portent des cicatrices analogues, mais rares sont celles qui les exposent avec une telle précision. C'est pourquoi ce roman mérite de rester au centre des études littéraires algériennes : non comme un symptôme à diagnostiquer, mais comme un miroir tendu à une société encore en attente de se voir.

Références bibliographiques

- ABRAHAM, N., TOROK, M. 1978. *L'Écorce et le noyau*. Paris : Flammarion.
- ASSOUN, P.-L. 2014). *Littérature et psychanalyse : Freud et la création littéraire*. Paris : Ellipses.
- BELLEMIN-NOËL, J. 1979. *Vers l'inconscient du texte*. Paris : Presses universitaires de France.
- DJEBAR, A. 1985. *L'Amour, la fantasia*. Paris : Jean-Claude Lattès.
- FREUD, S. 1908. « Le créateur littéraire et la fantaisie ». Dans *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris : Gallimard, pp. 15-36.
- FREUD, S. 1909. « Le roman familial des névrosés ». Dans *Névrose, psychose et perversion*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 157-160.
- GREEN, A. 1992. *La déliaison*. Paris : Les Belles Lettres.
- KHADDA, N. 2000. *Écrivains maghrébins et modernité textuelle*. Paris : L'Harmattan.
- LACAN, J. 1966. « La chose freudienne ». Dans *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 369-399.
- LACAN, J. 1966. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je ». Dans *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 93-100.
- LOUCIF, B., BEROUAL, K. 2025). « Postmodernisme littéraire et identité culturelle dans l'Effacement de Samir Toumi ». *La Revue Internationale Des Études Humaine*, vol.5, n°1, pages 101-112. URL : <https://asjp.cerist.dz/en/article/289190>, consulté le 25/03/2026.
- MAURON, C. 1962. *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*. Paris : José Corti.
- TOUMI, S. 2016. *L'Effacement*. Alger : Barzakh.